

HERMINE MÉDAIL

LA MAISON DES
HOMMES BLESSÉS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

STÉPHANE BERNARDO
SYLVIE CATTIN TISSOT
MATHILDE DEGORCE
CHRISTINE DIDIEUX
GRÉGOIRE DUEZ
BERNARD JULLIEN
STANISLAS LEGREZ

AURÉLIE LEMAIRE
MATHIAS LEMEZEC
PASCALE MIRMAND
FANNY NJOYA
FLORIAN PERRIN
JULES RAIMBAUD
CAROLINE RIGALT

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-896-3

Dépôt légal : novembre 2021

Mi-avril...

Un coup d'œil sur ma montre m'annonce que j'ai déjà dix bonnes minutes de retard sur mon rendez-vous avec Marianne, ma meilleure amie. J'accélère ma course sous une pluie glacée qui inonde Londres. Depuis quelques jours, la vague de froid qui s'est abattue sur la ville retarde un printemps pourtant fort attendu.

J'allonge encore le pas, de toute façon je suis déjà trempée jusqu'aux os. J'entends déjà Marianne ronchonner, critiquer mon manque de ponctualité récurrent, elle qui pourtant avec son emploi du temps de ministre est toujours à l'heure sur tous nos rendez-vous.

J'aperçois enfin l'enseigne de notre pub. Celui-ci est bondé, mais Liam, le gérant, a réussi à nous garder notre table habituelle où mon amie est évidemment déjà installée. Je ne lui laisse pas le temps de parler et lui claque deux grosses bisex humides sur les joues.

— Oui, je sais : « Ça fait un quart d'heure que je t'attends, j'ai bien failli partir ! À quoi peut bien servir cette magnifique montre que je t'ai offerte ? » dis-je en imitant la jeune femme.

— Je ne pense pas être aussi maniérée, répond-elle, légèrement vexée.

Devant son air boudeur, j'éclate de rire :

— O.K., j'ai compris. Ne fais pas la tête, je paye ma tournée !

Depuis la fin de nos études et afin de ne pas perdre le lien de notre si belle amitié, nous avons décidé de nous retrouver le plus souvent possible, juste elle et moi, pour parler de tout et de rien, de refaire le monde. Ce soir, j'ai un réel besoin de me lamenter sur mon existence.

— Je n'en peux plus de cette routine, de cette vie

suffocante, dis-je après plusieurs verres. Enfant, j'avais une toute autre vision de mon avenir : je rêvais de liberté, d'escapades, d'aventures ! Oui, d'aventures !

Plus jeune, en effet, j'aspirais à être écrivain, à vivre une vie bohème, en marge de la société. Mais mon père, un homme de loi, imposant et autoritaire – beaucoup trop pour une sensibilité comme la mienne – ne voulait pas d'un artiste dans la famille. Ça aurait fait tache. J'ai donc dû étouffer mes envies littéraires et me tourner vers des études scientifiques alors que je détestais ça. Je désirais tellement l'approbation paternelle !

— Non mais attends Vicky, redescends sur terre, me répond Marianne. On n'est pas dans un de tes bouquins sentimentaux. Tes envies de « liberté » – et j'insiste sur les guillemets –, je les comprends, mais tu n'es pas non plus au goulag. Je sais que tu as toujours rêvé de vivre une vie qui sort de l'ordinaire, hors des sentiers battus, malheureusement avec le monde actuel c'est un peu compliqué. Non, ce qu'il te faudrait surtout, c'est que tu rencontres quelqu'un, un homme capable de supporter ton caractère !

Elle enrobe son gentil reproche d'un clin d'œil, tout en buvant théâtralement une gorgée de son martini. Marianne a le don de se mettre en spectacle mais dans le meilleur sens du terme. J'ai toujours trouvé qu'elle avait des airs et des manières de lady.

Au fond c'est elle qui a raison, car j'ai eu mon lot de déconvenues sentimentales : soit j'attends trop des hommes avec qui je sors, je les hisse sur un piédestal et je finis toujours par être lamentablement déçue ; ou, au contraire, ce sont eux qui sont trop exigeants à mon égard, en demande constante d'une attention et d'une affection que je suis incapable de leur donner. Le peu d'hommes que j'ai connus se sont vite lassés de mon manque d'investissement. Tous les psys que j'ai pu voir, et même Marianne, se rejoignent pour dire que le problème vient de mes rapports conflictuels avec mon père, et excepté y faire impasse, il n'y a pas grand-chose à faire.

Toujours lui et encore lui ! J'ai beau me creuser, je n'arrive pas à trouver de moments agréables passés ensemble. Mon enfance, ma scolarité, l'étape difficile de l'adolescence se sont déroulées sous son œil indifférent et souvent absent.

Ma mère a toujours essayé en vain de me consoler :

— Tu connais ton père, il ne l’admettra pas mais je sais qu’il t’aime profondément.

— Non, maman, papa me déteste et je suis sûre qu’il aurait préféré que ce soit moi qui meurs plutôt que Marc.

J’ai longtemps regretté ces paroles qui ont fait souffrir ma mère. Marc, le grand frère que je n’avais jamais connu, décédé à l’âge de trois ans, dans son sommeil, d’un arrêt du cœur. Même après toutes ces années, le chagrin de mes parents était encore évident. Depuis ma naissance, ma mère m’avait couvée, m’emmenant chez le médecin pour la moindre petite rougeur, une toux trop grasse, un ongle incarné. Quant à mon père, je n’avais eu droit qu’à son mépris, son désamour. Jamais de gestes affectueux, de paroles tendres. Je n’ai jamais osé demander à ma mère, comment il se comportait avec Marc. Ça me serait trop douloureux d’apprendre qu’il avait été un vrai papa-gâteau.

Adolescente, une psychologue m’avait expliqué que c’était sûrement un moyen pour lui de se protéger. Mon père m’aimait, mais était sûrement incapable de me le montrer, car il avait peur que je disparaisse comme mon frère, et souffre à nouveau. Cette explication m’avait apaisée pendant quelque temps, jusqu’au jour où, un après-midi au centre commercial, j’avais dévalé les escaliers et failli me rompre le cou. Mon père n’avait pas couru à mon secours comme les autres clients ; il m’avait attrapée par le coude pour me relever et m’avait simplement dit :

— Toujours obligée de te donner en spectacle, hein, Victoria ! Allez, rentrons.

À ce moment précis, j’avais compris que rien n’y ferait. Mon père ne m’aimait pas.

Maintenant, atteint d’Alzheimer, il ne me reconnaît plus.

Ce soir, en compagnie de mon amie, je ressasse tout cela : mon passé fichu, mon présent moribond, mon avenir incertain. Marianne, si pragmatique, si terre à terre, qui, d’un air désolé, m’écoute me lamenter sur mon sort, depuis une demi-heure. Pour elle, ce genre de débordement d’émotions n’est pas envisageable. Mariée depuis six ans, déjà mère de deux enfants, elle règne sur sa famille telle une impératrice. Elle ne s’apitoie jamais sur elle-même, pourtant son enfance a été difficile. Directrice de plusieurs agences immobilières, son quotidien est réglé au millimètre.

Bien que j'admire son courage et sa volonté, je ne lui envie pas pour autant sa vie si ordonnée, qui ne laisse aucune place à l'imprévu.

— Mais bon, imaginons que tu plaques tout, qu'est-ce que tu vas faire ? me demande-t-elle. Planter des patates au Mali ?

— Et pourquoi pas ?! dis-je en souriant. Non, je ne sais pas. Je me rends bien compte que c'est plus facile à dire qu'à faire, mais je te jure que j'ai besoin de changement. J'étouffe littéralement. J'ai réussi à convaincre mon médecin de me faire arrêter deux semaines, mais après ? Rebelote : métro, boulot, dodo ? Je n'en peux plus. Je n'exagère pas, je suis à fleur de peau, les nerfs en boule. Hier encore, j'ai fait tout un cirque auprès de ma collègue pour savoir qui avait osé déplacer mon cupcake de mon bureau. C'était la femme de ménage qui avait cru bien faire, en le posant en hauteur pendant qu'elle époussetait mon ordinateur. Un simple cupcake et j'ai craqué... Tu vois un peu ce qu'il m'arrive ? Je deviens folle.

Je hausse les épaules et bois d'un trait mon verre de whisky. Pendant le reste de la soirée, Marianne me détourne de mes préoccupations en me parlant du dernier match de tennis de son aîné. Je me force à l'écouter, à sourire même aux exploits de mon filleul, mais le cœur n'y est pas. Encore une fois, je fais semblant et ça m'épuise.

Deux heures plus tard, légèrement ivres, nous sortons du pub. Marianne me serre fort dans ses bras.

— Tout ça, c'est à cause de ton salaud de paternel, dit-elle d'une voix pâteuse. Mais tu es belle et jeune, ma Vicky. Je te promets que ça va aller.

— Merci, Marianne. Tu as sûrement raison.

Oui, à cette minute même, sous la traditionnelle pluie londonienne, j'ai comme une bouffée d'espoir. J'ignore si c'est l'affection de Marianne à mon égard, ou les whiskys que j'ai ingurgités, mais je sens au fond de moi que l'avenir va m'apporter son lot de surprises et de rebondissements.

Fin avril...

Ces deux semaines de repos, protégée dans le cocon de mon appartement, sont passées à la vitesse grand V. J'ai repris du poil de la bête pour affronter la vie réelle. Je me suis fait violence, par contre, pour retourner au travail. Cet abominable travail que je déteste tant et dans lequel, soyons honnêtes, je n'excelle en rien.

J'ai souvent l'impression de ne pas être à ma place, que la vie que je mène actuellement n'est qu'un passage obligé avant d'atteindre un destin hors norme, une existence haute en couleur. La solitude et la rêverie sont pour le moment mes seules véritables amies.

Dernièrement, j'avais justement envie de décrire un songe qui venait me hanter souvent : je marchais le long d'un sentier assez lugubre, très peu éclairé. Les rayons du soleil avaient du mal à percer à travers les hauts arbres feuillus. Leurs branches tombaient si bas que je devais avancer presque courbée. Je ne savais pas où le chemin menait, mais j'avais la sensation de rentrer chez moi, mêlée à une appréhension dont j'ignorais la cause exacte. Je me mettais donc à courir, mais au moment où j'arrivais enfin au bout, une force invisible me retenait et je me réveillais en sursaut. Ce rêve ne me faisait pas spécialement peur, il m'inspirait beaucoup, au contraire, et j'avais envie de broder autour pour en faire une nouvelle, mais les mots semblaient ternes sur la feuille par rapport à ce que je ressentais vraiment.

Au lieu de ça, me voilà de retour derrière mon bureau, à remplir des tableaux Excel dont je n'ai strictement rien à faire. Personne n'a semblé vraiment ravi de me revoir, même ma collègue la plus proche avec qui je travaille ne m'a posé aucune question. J'ai juste eu droit à :

— Enfin te revoilà ! Il y a plein de retard à rattraper à

cause de tes vacances.

Je ne daigne même pas lui répondre. À quoi bon ? Sa vie se résume à manger des beignets en regardant des vidéos de chats sur son ordinateur. Oui, le retard s'est accumulé, mais la faute à qui ?

Je déjeune seule bien sûr, au Starbucks du coin, enfermée dans un de mes romans préférés. L'après-midi s'annonce identique à la matinée, ainsi que demain et après-demain...

Je remonte de ma pause et m'arrête aux toilettes. C'est en me fixant dans le miroir que je suis illuminée par une révélation toute simple, j'y ai déjà pensé bien sûr, mais il semble que j'ai la détermination nécessaire : je démissionne. Je n'ai jamais osé le faire auparavant, car immédiatement je pensais aux problèmes pratiques que ça allait engendrer : trouver un nouveau travail, pouvoir payer mon loyer, me nourrir... Mais là, comme le soir avec Marianne, je sens en moi comme une force nouvelle.

Sans plus réfléchir, je fonce droit jusqu'au bureau de ma patronne, une femme d'une quarantaine d'années, d'une beauté incroyable, mais qui peut vous glacer sur place d'un regard. L'archétype même de la *working girl* prête à tout pour y arriver, dont les dents raclent le plancher, qui tuerait père et mère pour une place au premier rang du défilé de Dior. Bref, je la déteste autant que je la crains.

Je frappe à sa porte, par la baie vitrée je vois qu'elle est au téléphone, mais sans relever la tête, elle me fait signe d'entrer. Sa conversation est houleuse :

— Mais qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?! Entre la campagne de pub de Victoria Beckham et celle de Vodafone, le choix est vite fait ! Ils peuvent se carrer leur téléphone là où je pense, je m'en fiche !! Dis-leur d'aller voir ailleurs, on a mieux à faire ici ! Bye.

Elle jette sur le bureau son téléphone hors de prix et lève enfin les yeux vers moi.

— Oui ?

Ah, ce regard qui me paralyse !

— Oui ? s'impatiente-t-elle.

— Je suis désolée de vous déranger, je... je viens vous présenter ma démission.

Je perds de ma superbe et marmonne la fin de ma phrase. Ma patronne fronce les sourcils.

— Je n'ai pas compris un traître mot de ce que vous m'avez dit. Articulez, enfin !

— Je... je démissionne.

Quelques secondes de silence s'installent entre nous. Ma patronne me scrute, puis, s'installant au fond de son fauteuil, me lance :

— Et vous travaillez dans quel service déjà ?

Non mais sombre crétine, tu sais très bien qui je suis !

— À la comptabilité, avec Jacqueline.

— Ah oui... Bon et bien, merci, vous pouvez partir dès maintenant.

— Vous voulez dire que je finis ma journée et je pars ensuite ?

— Non, vous partez maintenant. Ça ne sert à rien de rester si vous n'en avez pas envie, et pour être tout à fait honnête, je ne savais même pas que Jacqueline avait une assistante. Donc oui, vous pouvez partir maintenant.

Je me creuse la tête pour essayer de trouver une réponse cinglante mais, bien entendu, rien ne me vient. Elle est déjà passée à autre chose, pianotant sur son ordinateur. Je ne m'attarde donc pas plus et sors sans faire de bruit. Le plus dur est fait.

De retour dans mon bureau, je suis soulagée de voir que ma collègue ne s'y trouve pas, je n'aurais donc pas besoin de me justifier. Je récupère le peu de choses qui m'appartiennent ici, quelques crayons, un cadre photo de Marianne et moi, ainsi que mon bonzaï. J'hésite à laisser un mot à Jacqueline mais me ravise à la dernière minute, après tout nous n'avons jamais été proches.

Je quitte donc enfin cette boîte, sans regret, le cœur bien plus allégé. J'arrive, pour l'instant, à chasser les sombres peurs qui se réveillent. Je me retrouve sur le trottoir, embarrassée de toutes mes affaires. Un rayon de soleil illumine l'endroit où je me tiens, je lève la tête et souris : le début de la liberté ? Certes, je ne sais pas de quoi demain sera fait. Mais après tout, qu'importe ? J'ai toujours été la petite fille modèle qui suivait un chemin bien tracé, et là, enfin, je peux sortir des sentiers battus, aller au-devant d'un avenir mystérieux. Je n'ai de compte à rendre à personne. J'ai encore quelques économies qui me

laissent sereine pour trois ou quatre mois. Donc, je peux profiter de tout ce temps que je me suis accordé.

23 mai...

Pendant ces premières semaines de chômage, je rattrape mon retard en expositions, livres et films. Je flâne à Chelsea, fais du lèche-vitrine à Oxford Street. Je me fonds dans la masse, anonyme parmi tant d'autres, mais heureuse.

Un mois passe, sans que je ne m'en rende vraiment compte. Les beaux jours sont arrivés, je me prélasser de plus en plus dans les parcs, m'isolant dans mes rêves, toujours aussi confiante dans ce que la vie peut me réserver. Mais Marianne a raison, il manque auprès de moi une présence masculine. Craintive de nature, j'ai aussi du mal à accorder ma confiance. Mon amour encore moins. Il serait temps, à mon âge, que je fasse la paix avec mon passé, avec mon père.

Je décide donc aujourd'hui d'aller chez mes parents. Je n'y vais que très rarement depuis la maladie de papa, ces visites me rendant toujours un peu triste. Son Alzheimer s'est déclaré subitement, il y a trois ans, du jour au lendemain. Des indices nous auraient-ils échappé ? Ma mère m'a assuré que non. Pour ma part, je ne saurais le dire, je n'habitais déjà plus avec eux. Quoi qu'il en soit, un matin, au réveil, mon père s'est levé, en cherchant Marc, mon défunt frère, dans toute la maison, hurlant son nom, devenant fou furieux. Ma mère, désespérée, a fini par appeler les urgences. À l'hôpital, le couperet est tombé, son état était sérieux et irréversible. J'étais venue aussi vite que possible. En quelques jours à peine, mon père avait vieilli de dix ans. Quel choc !

J'essaye de ne pas penser à tout ça, et une fois installée dans le train, j'appelle ma mère.

— Oh, mais ma chérie, tu aurais dû me prévenir à l'avance !

— Oui, je sais, mais je me suis décidée un peu à la dernière minute. Le train part à l'instant, je serai à Corby dans une heure

et quart environ. Tu n'es pas obligée de venir me chercher à la gare, maman.

— Je verrai si je peux, il faut que je te prépare un petit quelque chose à manger.

— Vraiment, maman, ne t'embête pas, je peux toujours m'arrêter à l'épicerie acheter quelque chose.

Ma mère n'apprécie pas les surprises. Un peu comme Marianne, elle aime que sa vie soit bien réglée.

— Tu ne m'en veux pas de débarquer à l'improviste ?

— Mais enfin, ma chérie, pas du tout ! Tu sais très bien que tu es ici chez toi. Et aujourd'hui est un bon jour pour ton père, il m'a reconnue ce matin et il n'a pas essayé d'agresser l'infirmière. Ta venue va lui faire plaisir.

— Oui, si tu le dis.

Ma mère a toujours déformé la réalité, pour la rendre plus supportable, je suppose. Par exemple, elle n'a jamais voulu admettre que mon père et moi n'étions pas sur la même longueur d'onde, et que ça ne changerait jamais. Elle lui trouvait toujours de bonnes excuses « papa est fatigué, papa a beaucoup de travail... ». Elle était, en revanche, très présente pour moi, ne manquant jamais un spectacle de fin d'année, m'encourageant dans mes envies d'écriture, m'emmenant toujours avec elle dans ses sorties culturelles. Je suis persuadée qu'inconsciemment, elle essayait de compenser l'indifférence paternelle.

Le trajet passe vite, mais plus je m'approche de chez mes parents, plus l'appréhension monte. À la descente du train, je retrouve ma mère qui, cachée sous un parapluie, scrute tous les voyageurs.

— Maman !

Elle se retourne, et son visage crispé se radoucit immédiatement en me voyant. Elle me serre dans ses bras.

— Ma chérie ! Je suis tellement heureuse de te voir. Laisse-moi te regarder : tu as une mine superbe ! Je vais vraiment finir par croire qu'être chômeuse te réussit bien !

Je lui réponds, attendrie :

— Je me tue à te dire que je me porte à merveille !

— Au fait, à ce sujet, je n'ai pas dit à ton père que tu as démissionné, alors pas de gaffe.

— Oh, de toute façon, il l'aurait oublié la seconde d'après.

— Vicky ! Un peu de respect. Ton père va bien. Et c'est vrai, depuis quelques jours, il est plus calme. Il divague moins et ne fait pas allusion à... enfin, il va bien.

Il ne fait pas allusion à Marc, voilà ce que ma mère ne veut pas formuler. Ne souhaitant pas la blesser outre mesure, je préfère changer de sujet.

— Quel temps affreux ! Quand je suis partie, Londres baignait sous le soleil.

— Ici, l'été met plus de temps à arriver. Mais j'espère qu'il ne pleuvra pas toute la journée, et que nous pourrons profiter du jardin. Allons, marchons plus vite, je t'ai préparé ton plat préféré.

— Gratin de macaronis au cheddar ! Chouette !

Ma mère me serre le bras et me raconte les derniers potins de notre petite ville jusqu'à ce que nous arrivions à la maison. En entrant, une bonne odeur de fromage fondu emplit mes narines.

— Lave-toi les mains, tu vas m'aider à mettre la table. On montera voir ton père plus tard, à cette heure, il regarde son émission favorite.

Nous déjeunons toutes les deux, heureuses de papoter de tout et de rien, comme nous l'avons toujours fait. Je la trouve tout de même fatiguée et lui en fais la remarque.

— C'est vrai que j'aurais besoin de vacances, mais je ne peux pas laisser ton père seul.

— Il a son infirmière. Et puis, il faut prendre soin de toi aussi. Pourquoi ne pas partir toutes les deux, dix jours au soleil, cet été ?

— Je ne sais pas...

— Oh, dis oui, maman ! On irait en Espagne ou en Grèce, on ne ferait rien, à part bronzer et siroter des cocktails. Oh, allez maman, dis oui !

Je vois à son regard qu'elle est tentée, mais au moment où elle va me répondre, un cri retentit à l'étage. Ma mère et moi nous précipitons dans l'escalier, jusqu'à la chambre de mon père.

— Il m'a mordue ! Regardez, madame Jane, monsieur Armand m'a mordue !